

Marguerite est redevenue une vieille dame, le regard las, les mains cramponnées à son fauteuil roulant. L'aide-soignante aux piercings passe par là en traînant ses boots noires vers l'une de ses pauses cigarette. Elle lui dit qu'il convient de s'habituer, qu'il n'existe pas d'attitude miracle à adopter. Les mots sont là, mais le ton n'y est pas. Un regard de compassion de Pierre suffit pour que la jeune femme déverse à nouveau sa rancœur à l'égard d'un « système qui considère aussi mal les résidents que les soignants des EHPAD. » Comme la quin-quagénaire du bureau d'accueil, elle songe à démissionner. Elle, pour partir en montagne, garder des vaches, des moutons ou des chèvres.

Pierre traverse le parc. Sa mère lui demande où il habite. Hier encore, elle le savait. Elle veut connaître le nombre de réservations pour le déjeuner à *La fontaine rouge*. Elle s'étonne que le cyclomoteur sur lequel elle est installée ne fasse pas de bruit. Au bord de l'étang, les canards sont des chats, les saules pleureurs sont des guirlandes de Noël qu'il est l'heure de décrocher. Pierre répond à tout : il habite dans les nuages, mille trois cent quarante-deux clients sont attendus, le fauteuil est sur coussins d'air, les chats ont des plumes et Noël est prévu demain. Il ne se moque pas, il se met à son diapason, en essayant d'entrer dans sa réalité. Il ne sait pas si c'est efficace, mais au moins fait-il quelque chose pour elle.

Après avoir gravi les sommets dans la journée, le vent redescend la vallée. Marguerite se frotte les bras, dit qu'elle a peur d'attraper la mort. Pierre n'a pas pensé à emporter

le cardigan bleu marine dont sa mère ne se sépare jamais. Il renonce au parcours qu'il voulait effectuer jusqu'à la ville pour en improviser un autre. Il zigzague à la recherche des derniers rayons de soleil entre les ombres alanguies des arbres et des maisons. Si quelqu'un le voit depuis l'immeuble de huit étages de l'EHPAD, il va se demander s'il est ivre ou désorienté. Il s'en moque. Cette balade doit être une longue berceuse pour sa mère, et pour lui aussi. Marguerite commente.

—J'aime la lumière de fin d'été. Elle avale le noir du ciel pour intensifier les reflets. Elle s'accroche au monde comme de l'huile. Même la pluie ne parviendra pas à l'effacer.

Pierre dit que ses mots sont jolis. Elle répond qu'elle souhaite voir des vaches, des myosotis et des œillets. Elle est à nouveau curieuse et étonnamment rieuse. Pierre file à quarante-cinq degrés le long du mur du cimetière puis tourne à gauche. Trois cents mètres plus loin, la ville est léchée de pâturages, occupés régulièrement par des chevaux ou des bovins. Il tente sa chance, en oubliant le raidillon à dix pour cent qu'il devra gravir.

Le temps de la marche d'approche, il se remémore le jour où sa mère a trouvé un sens à ses deux amours immodérés pour les Alpes et pour la Corse. Elle a prétendu que c'était la même passion. Ici, avait-elle assuré, la montagne protège de l'ailleurs, là-bas, elle ouvre vers l'ailleurs. Dans les deux cas, avait-elle ajouté, les sommets ont la même utilité : s'approcher des étoiles au fond de soi.

Le corps plié en deux, Pierre cherche de l'adhérence sur l'asphalte avec ses chaussures de ville qu'il ne quitte jamais. Elles sont fabriquées sur mesure par un artisan qu'il a trouvé à Milan. Sa mère lui demande d'avancer plus vite comme le ferait une enfant impatiente dans sa poussette. C'est elle qui voit en premier les vaches dans le pré. Elle veut les nourrir. Pierre oublie qu'Alzheimer est en embuscade. Il arrache des poignées d'herbe qu'il tend à Marguerite. Les animaux

lèchent sa main. Elle les caresse, souhaite entrer dans l'enclos.

Une, deux, trois fois, Marguerite balaye le paysage. Elle tente de se lever, baisse la tête, finit par implorer : « Où est Alice ? » Pierre est espiègle : « Oh, tu sais comme elle est, elle doit courir un peu plus loin. Elle ne va pas tarder à revenir. » La mère ne s'en satisfait pas : « Il faut que tu la trouves ! » Le fils place ses mains en porte-voix devant sa bouche et appelle. Il s'éloigne à trente mètres, jusqu'à l'intersection d'un chemin carrossable, fait mine de tenir des jumelles. La mère agite ses bras tout mous et parle. Il ne la comprend pas. Cela fait longtemps que ses poumons ne lui permettent plus de hausser le ton.

Pierre tourne autour d'un noyer, se cache derrière le tronc, court en envoyant des baisers du bout des doigts. Pendant ces quelques secondes, il a six ans, sa mère en a trente-deux. Il est joyeux, elle est resplendissante. Ils sont tous les deux, seuls, comme il l'a tant voulu. Ils s'enlacent. Dans leurs corps mêlés, elle murmure : « J'ai eu tellement peur. Heureusement que tu es là, ma sœur. »

Pierre a été Esther, puis Marguerite, maintenant il est Alice !

Une camionnette blanche se présente au bout du chemin. Elle avance à vive allure dans leur direction. Deux armoires à glace en sortent.

— Vous avez vu l'heure ? C'est le moment de dîner ! L'EHPAD n'est pas un hôtel-restaurant. On vous a localisés grâce au bracelet électronique. Vous êtes inconscients ou quoi ?

Pierre jubile de la liberté prise avec sa mère. Les portes arrière du véhicule sont ouvertes, une rampe en est tirée, Marguerite est poussée à bord comme un animal dans une bétailière. Elle ne comprend pas la scène qui se joue, dit qu'elle est heureuse d'aller dîner à l'auberge des parents. Son fils

exige de monter à ses côtés. Les deux gaillards tentent de l'en empêcher en invoquant le règlement. Il se rebelle.

— L'EHPAD est à moins d'un kilomètre. Je ne veux pas que ma mère s'inquiète.

— Bon alors, venez. Au point où on en est, ça ne changera rien.